

Gérard Chouquère

# L'écoumène contre les bombes à fragmentation scientifiques

La séparation entre nature naturelle et nature artificialisée n'est que le produit de la fragmentation artificielle de l'écoumène par les disciplines qui l'étudient. La science agit comme une bombe à fragmentation qui crée des oppositions, des objets artificiellement isolés, là où il n'y a que des objets hybrides en association ou en conflit, qui ensemble constituent le monde. L'écologie politique pourrait être une réorganisation en profondeur des liens pour un monde délibéré et délibérément politique.

**B**runo Latour pose, dès son premier chantier, la question de la fin de la nature. Répondant à une invitation explicite qu'il a lancée lors de notre première réunion, je souhaite me placer sur le terrain de l'écoumène, à savoir ce que les géographes désignent comme la « face de la terre », et interroger un ensemble de disciplines qui l'étudient afin de tenter de dire si, dans leurs objets d'étude, on rencontre ou non la nature, et sous quelle forme. Ma réponse sera bien celle de Bruno Latour, celle de la difficulté à identifier la nature, bien que les disciplines prétendent y parvenir. Cependant, je l'exprimerai en sens inverse : je montrerai que ces disciplines ne peuvent prétendre rencontrer la nature qu'à condition de partager artificiellement des objets mixtes, de les réduire à une partie de ce qu'ils sont. Et je dirai que c'est là ce qui fait problème pour la définition des politiques publiques.

L'écoumène, ou espace géographique, est un cosmogramme (j'emprunte le terme au chantier n°5 de B. Latour). C'est un imbroglio très complexe s'il en est, et pour les petites portions que j'étudie, j'ai fort à faire. Parce que, du point de vue des disciplines traditionnelles qui l'analysent ou le gèrent, c'est un champ de ruines qu'une espèce particulière de bombes à fragmentation a ravagé, partageant ici, séparant là, éclatant partout. Disons tout de suite que sur cette question des partages, le terrain est plus que miné, car au-delà du partage général nature-culture, il y a les partages passé-présent, histoire-géographie, géographie physique-géographie humaine, patrimoine-aménagement, pays-paysage, et sur un plan différent, vécu-construit, sens-raison, faits-valeurs, etc. On n'en finirait pas de faire la liste de ces lignes de fracture qui interdisent tout travail sérieux et novateur.

Pourtant cet écoumène est formé d'espaces, de milieux et de paysages sur lesquels il paraît possible d'agir. On y observe des aménagements *discutables* donc qui pourraient être différemment délibérés et envisagés. Il est géré par des gens responsables, et finalement assez conscients qu'on pourrait faire autrement et même quelquefois désireux de le faire. Il donne lieu à l'expression d'idées pour en sortir. Ce n'est pas cela que la bombe a fragmenté. Ce que je viens d'évoquer, ce sont des réalités, le plus souvent des hybrides qui résistent malgré les tentatives de réduction, ce sont des compositions d'êtres de diverses natures, de diverses cultures, qui, tant bien que mal, ont appris à vivre ensemble. On ne les fragmente pas si aisément, sauf au prix de travestissements, et c'est même ce que j'ai appris de mieux depuis que je travaille.

La « bombe », c'est autre chose. C'est un arsenal de concepts, de traditions, d'idées, de prescriptions, qui n'ont, en toute occasions, que le but de nous faire chuter, de nous laisser sur le carreau avec le sens de notre impuissance et de notre relativité. Des idées bien humaines, des idées de savants. Je constate, malicieusement, qu'on fait beaucoup de *réunions*, pour tenter d'avancer et de faire mieux. Mais lie-t-on les êtres pour autant ? J'en doute.

Car, quel que soit le livre dans lequel je me plonge pour travailler, je sens qu'il me piège. Le livre du géographe me dit qu'un progrès récent (il date des années 1970) a consisté à partager les géographes en deux et à marginaliser les géographes physiciens qui étaient estimés trop descriptifs et déterministes. Cette situation qui paraît aujourd'hui stupide à nombre de géographes eux-mêmes, continue cependant à structurer la discipline. Quand j'étudie une portion de l'écoumène, je sais que selon l'objet, il me faudra changer de salle de cours, de professeur, de livre, et, qui plus est, de concepts, de mots, d'habitudes.

Aussi, et en révolte, je fais désormais passer un petit test d'hybridation à chacun de mes étudiants quand ils sollicitent mon concours pour diriger leurs travaux: je leur fais dessiner un bout de carte d'un réseau hydrographique à plusieurs échelles, en leur imposant – c'est la règle de ce jeu – de toujours bien colorier en bleu, ce qui est « naturel », « physique » comme dit la moitié des géographes, et en rouge ce qui est « social », « culturel », « aménagé », etc., comme dit l'autre moitié. Très vite l'étudiant n'en peut plus, car il ne sait plus si les fossés qui conduisent l'eau à la rivière sont naturels (oui puisque de l'eau y coule selon la *loi de la gravité*, y transportant ou déposant des *sédiments* fins arrachés par l'*érosion*), ou s'ils sont sociaux (oui, puisque ce sont des réseaux de *drainage* créés par les *agriculteurs*, régulièrement *entretenus* par eux); il ne sait plus de quelle couleur représenter le chenal principal du fleuve, qu'on a tellement canalisé, bétonné, aménagé de centrales et d'écluses, bordé de golfs ou de décharges, géométrisé dans sa forme, qu'il est autant social que physique. Bref, désarçonné, l'exercice est réussi si l'étudiant me réclame un crayon violet, – un hybride ! –, pour continuer son travail sans les affres du partage !

Je lui demande alors de chercher s'il peut trouver la description de cet hybride, et la consultation des manuels savants lui montre que ceux-ci n'existent pas parce que la discipline ne les a pas admis en tant que tel. Elle sépare la morphologie fluviale, les structures agraires, les communications, l'énergie, etc., en autant de chapitres et d'ouvrages auquel l'hybride doit émarger pour une part de lui-même. Alors, l'apprenti chercheur tente, s'il veut associer les disciplines, de fréquenter des thématiques interdisciplinaires où l'on interagit entre spécialistes de l'homme et des sociétés et spécialistes de la nature. Là, il tente de faire valoir son fait, sa petite conscience de ce que les choses sont hybridées, et, aussitôt, on le range dans une boîte de partage ! Comment, lui fait-on comprendre, comment ne voyez-vous pas que ce n'est pas le moment de débattre entre nous (naturalistes et humanistes), car ce serait nous livrer pieds et poings liés aux sciences dures, dans un conflit aux enjeux colossaux; alors, laissez vos envies d'hybridation de côté, et faites bloc avec nous contre les sciences dures, dévoreuses de budget, captatrices de pouvoir. Apparemment, cette façon de composer le collectif, ne plaît pas à l'étudiant. Je lui apprend donc qu'on appelle souvent science une opération particulière de l'esprit qui consiste à prendre des hybrides, qu'on sait pertinemment être tels, et à les travestir en parties distinctes, à les démembrer artificiellement. À s'affranchir donc, de la réalité, du sens commun, du sens « partagé » par tous.

« Partagé? », me dit-il, en relevant l'ambiguïté du terme. Je plonge sur le Robert et je lis: Partagé: 1°) divisé en parts... 2°) commun à deux ou plusieurs! Il a raison, les mots sont riches d'ambiguïté. Je feuillette le dictionnaire en rêvant, en me demandant, par exemple, pourquoi on appelle « partition » une notation de l'ensemble des parties musicales, pour qu'elles se correspondent, ce qui est donc une « réunion musicale ». Et ainsi de suite...

Bien entendu, nombre de géographes sont conscients du problème même si les structures académiques de leur discipline les contraignent à pérenniser ces partages. En outre, ils sont là pour rappeler qu'il était temps que l'écologie devienne politique et cesse de croire que la nature s'offrait comme alternative crédible à la complexité des imbroglios. Mais, par un effet de balancier, la plus grande partie des géographes, retrouvant peut-être là leur véritable nature, veulent aujourd'hui restaurer l'exploitation de l'écoumène, et la présenter comme une valeur qu'on pourrait opposer à la défense de ladite nature. Ainsi la géographie contemporaine s'insinue désormais, *entre* nature et sociétés, *entre* nature et aménagement du territoire, *entre* sociétés et milieux, *entre* climats et sociétés, etc. Signe qu'il n'y a toujours pas vraiment d'hybrides à l'horizon de la science géographique.

Quel travail! Ce que nous propose Bruno Latour, ce ne sont pas seulement douze chantiers, ce sont les douze travaux d'Hercule!

Les livres des historiens et des archéologues eux aussi me gênent. Quand ils étudient comment les sociétés du passé ont agi dans et avec leurs milieux, les voilà qui s'empressent de séparer. Il y a, disait un des plus fameux historiens, des prisons de longue durée qui imposent à l'homme des fixités, des « quasi-immobilités » bien étranges. Parmi ces prisons, précisait le géôlier Braudel, puisque c'est de lui qu'il s'agit, il y a le rapport de l'homme aux milieux, où rien ou si peu ne varie dans les temps historiques. La séparation est donc cette fois-ci la suivante. Il y a le domaine de la géographie, celui des permanences, et le domaine de la mobilité, de l'agitation, celui de l'histoire politique des hommes en société.

Aujourd'hui, des historiens qui ont très bien compris la leçon vont jusqu'à imaginer que le social pourrait n'être qu'un horizon propre et sans aucun lien avec l'écoumène, un pur exercice d'agitation hors-sol, en quelque sorte. C'est Bernard Lepetit qui écrivait que la société ne dispose, pour réguler ses dynamiques ou organiser ses structures, d'aucun point fixe, et qu'elle serait son propre moteur (Lepetit 1995, p. 14). Il est à craindre que les représentations, remplaçant, bientôt, les quasi-défunes mentalités comme horizon théorique de l'histoire, ne tentent de nombreux historiens et ne les encouragent à pérenniser cet inusable

partage. L'écoumène sera encore longtemps le simple chapitre introductif d'une histoire qui n'a pas besoin de lui.

Je m'inscris en faux. Pas de réalités sans représentations, mais, inversement, pas de représentations sans réalités, sans hybrides, et sans expansion du collectif qui les accueille pour les étudier, et qui progressivement étende, renouvelle, diversifie et intègre ce qui nous est extérieur. Autrement dit, à une conception qui nécessite le recours à une transcendance (les abstractions des Lois et Modèles, la tendance à l'universalisme), il nous est proposé la conception d'une association progressive des êtres dans un collectif évolutif (Latour 1999, 50-62; et chantier n°5).

Plus lourdement encore, cette vision anthropologique de l'histoire et de l'archéologie, qui rapporte tout à une matrice empreinte de déterminisme, qui exclut le social et la dynamique écouménale, fait que les chercheurs ne peuvent voir l'espace qu'à travers les modèles que l'époque moderne, et seulement celle-ci, leur a légués. Restituer une société historique, étudier un mobilier archéologique, ce ne sera pas étudier des formes réelles, mais projeter des modélisations dont on n'étudie jamais le « modernisme » (Chouquer 2000). La préhistoire des historiens et des archéologues ce n'est pas seulement cette période qui remonte à quelques dizaines de milliers d'années. une autre préhistoire est l'incapacité des chercheurs, spécialistes de n'importe quelle période, à reconstituer autre chose que des territoires autosimilaires, emboîtés et dont la filiation est mécanique sur des milliers d'années. Ce sont la cité antique, la paroisse et le diocèse médiévaux, la centuriation uniforme, le terroir radio-concentrique, toutes formes modélisées et abusivement projetées sur le sol, qui interdisent encore de voir les associations et les conflits de formes dont se compose la réalité des sociétés anciennes, lesquelles sont plus syntagmatiques que paradigmatiques.

Dans ce domaine, historiens et archéologues ne voient encore, le plus souvent, que leurs fantasmes. Mais ils ne sont pas les seuls.

Le paysage apportera-t-il plus de sagesse, lui qui est abondamment tissé de liens entre nature et culture? Eh bien non, et moins encore que d'autres! Les historiens de l'art, théoriciens du paysage (Roger 1997), nous disent très fermement qu'il faut séparer le beau du laid, le paysage de l'environnement, le jardin et le tableau des esthètes du pays vulgaire des géographes et des paysans, etc. L'invention du « paysage » (c'est-à-dire le tableau qui porte ce nom) serait une laïcisation de la nature et du rapport à la nature, par le biais de la perspective, parce que celle-ci donne aux objets de la nature leur véritable place et proportion, et oblige le peintre à forger une unité nouvelle au tableau qui ne soit plus le thème religieux de celui-ci.

À partir de ce postulat, l'étude du paysage devient un exercice qui consiste à toujours rester dans le champ des représentations, à s'arracher de la nature par un concept, celui d'hyperesthésie, c'est-à-dire à toujours soutenir que nous ne voyons rien qui n'ait été filtré par la médiation artistique. Mais comme cette médiation n'est pas donnée à tous, la théorie culturaliste introduit un partage du monde selon deux chambres (c'est moi qui les nomme ainsi par commodité), une chambre haute élitiste et une chambre basse, caverne de rejet. Il importe d'observer qui y séjourne et j'ai établi la liste qui suit en lisant le *Court traité du paysage* d'Alain Roger.

Dans la conception de cet auteur, la chambre haute serait celle d'un petit nombre d'élus, les « privilégiés du regard » : des artistes et des écrivains ; des théoriciens ; des experts ; des êtres animés d'un privilège de classe, celui justement d'être capables, par la culture, de s'extraire de la relation symbiotique avec la nature qui caractérise, par exemple, le paysan.

Toujours selon lui, une espèce de chambre basse, de loin la plus peuplée, renferme tous les autres, humains et inhumains. On y trouverait (je résume A. Roger) : la nature, qui est un ennui et un gâchis, surtout si on cherche à l'imiter ; les paysans, qui n'ont pas de sensibilité paysagère ; la femme, « abominable » par nature, selon le mot de Baudelaire et dont la nudité n'est belle que lorsqu'un peintre en fait un « Nu » ; le Moyen Âge, époque de cécité paysagère ; les espaces verts, les greens anglais ; les géographes lorsqu'ils sont géophages ; les écologues lorsqu'ils pratiquent l'écolonialisme ; les « hommes de l'environnement » (ceux du Ministère du même nom), qui faute de temps, d'attention et d'outils théoriques, confondent et réduisent le paysage à l'environnement ; Ségolène Royal, lorsqu'elle se qualifiait de « ministre des paysages » ; les jardiniers-paysagistes du III<sup>e</sup> Reich qui pourchassaient et bannissaient les essences exotiques ; Michel Serres, en raison de son absurde *Contrat naturel* ; les juristes qui accordent un droit à la nature ; etc. (... et fin de résumé).

Comme je fais de la morphologie dynamique des paysages, ou de l'archéologie des paysages, à mes heures, je devine que je devrais être rejeté dans la chambre basse. À moins, me disent les tenants de la théorie paysagère, que je consente à ne plus employer ce mot de paysage qui ne m'appartient pas puisqu'il est à eux.

Il existe une orthodoxie du paysage qui rappelle que cette invention étant moderne ce sont les catégories de cette pensée qui doivent s'imposer à nous. La dualité nature/culture est toujours à l'œuvre, contre toutes les évidences paysagères.

Je cesse cette interrogation disciplinaire qui pourrait devenir lassante. Car je pourrais formuler les mêmes questions et les mêmes critiques à la géologie (dont les pulsions inhumaines sont excessives, certains géologues ayant encore tendance à croire que seule la géologie des profondeurs fait le paysage), à la pédologie (à la recherche du *solum* parfait, sans la moindre « anthropisation » et qui appelle « perturbation » ce qui est co-élaboration), à l'agronomie, à l'urbanisme, à l'aménagement du territoire, etc. Bref à toutes les disciplines qui traitent de l'espace et de la nature.

Car, malgré tous les bons conseils de partition que donnent les différentes disciplines, je n'aperçois, au bout du compte, dans mes objets d'étude à la surface de la terre, ni faits de pure nature, ni faits de pure culture. Selon une gamme variable de proportions, ce ne sont, pour l'essentiel, que des hybrides, et des hybrides eux-mêmes en association ou en conflit, traversés de dynamiques complexes, tous faisant histoire. La partition est donc bien dans la tête des savants et il faut alors la traiter comme telle : comme une question épistémologique. C'est mettre l'élaboration scientifique elle-même en débat.

Je suggère, par conséquent, qu'on se pose la question suivante : dès qu'une discipline cherche à comprendre l'espace, selon quelles représentations de celui-ci le fait-elle ? Se situe-t-elle au niveau des formes et de leur complexité ou bien projette-t-elle des modèles pré-construits dans l'espace ? Et si elle le fait, dans quel but le fait-elle ?

J'interrogerai, à titre d'exemple, une discipline qui s'est récemment construite, l'écologie du paysage. Cette discipline en plein essor me plaît en ce qu'elle pense les relations dans l'espace et ses modelés, et parce qu'elle aussi s'empare irrespectueusement du mot « paysage », sans souci de ce qu'en diront les historiens de l'art. Comment les végétaux et les animaux se comportent-ils dans l'espace et le paysage ? Elle répond en mettant en avant l'hétérogénéité spatiale des territoires, et la question de la « fragmentation des habitats naturels dans l'espace ».

Mais j'interroge aussitôt ce « naturel »-là, et cette « fragmentation »-là. Les mots sont importants et ceux-ci sont chargés de dynamite. De quelle fragmentation est-il, dans le fond, question ? S'agit-il bien de celle des habitats – par exemple une forêt, jadis milieu homogène, aujourd'hui fragmentée par la découpe parcellaire et les aménagements qui la traversent – ou bien de celle des conceptions des savants – croire qu'on peut qualifier de naturels (séparer) des habitats qui ne le sont plus depuis des millénaires (hybrides) – ? L'emploi du mot montre que la séparation est peut-être plus dans la tête, et que la réalité, elle, est hybridée.

L'examen des concepts de l'écologie du paysage me convainc alors du fait suivant : plusieurs des thèses fondatrices du rapport de l'écologie à l'espace reposent sur des modèles dont le modernisme est flagrant, ce qui n'a pas encore été mis en évidence et en débat par les spécialistes. La *théorie biogéographique des îles* est, par exemple, une espèce de transposition des îles d'utopie qui peuplent nos imaginaires depuis Thomas Moore, et qui sont des espaces modèles refusant toutes les « pollutions » historiques, sociales, etc. L'écologue du paysage part à la recherche d'une île lointaine, suffisamment isolée dans un vaste océan, où les phénomènes seront purs, afin de permettre d'établir les lois qui... Pourquoi pas, en effet ? Et il découvre que plus l'île est lointaine, plus l'île est petite, moins il y a de diversité. Mais puisque ces îles sont rarissimes, à quoi bon cette théorie ? Alors, vivent les continents et les osmose, vivent les hybridations spatiales qui sont, seules, créatrices de biodiversité. La théorie est contre-productive, puisqu'elle théorise ce qu'il ne faut pas faire : des isolats, des parcs surprotégés, des espaces remarquables coupés de la vie. Elle est une contre-théorie, puisque une écrasante majorité des espaces sont continentalisés, reliés et sécants. Le modèle des îles n'est pas transférable, sauf à l'envers, pour dire ce qu'il ne faut pas faire. La *théorie de la hiérarchie* est plus complexe, et elle a pour but d'organiser des matériaux de plus en plus variés issus du travail de l'écologue du paysage en les articulant selon une théorie des échelles. Mais au lieu de créer un collectif de recensement des êtres, des concepts et des processus du travail, elle présuppose, par son titre même, la réponse en disant que c'est la géométrie et l'autosimilarité qui sont la règle. Elle n'est pas autre chose qu'une application de la pensée économique et géographique aux territoires de l'écologue (le modèle structuraliste de la pyramide hiérarchique emboîtée vient, par exemple, de Labrousse et Braudel). Mais de ces hybridations-là, l'écologue n'est pas conscient, ou pas comptable, et il prend pour argent comptant ce (la vision paradigmatique de l'emboîtement des espaces) qui n'est qu'une modalité historique de la conception des espaces, en clair, une forme de pensée de l'époque moderne et post-moderne.

En réalité, et pour en avoir discuté avec des écologues du paysage, cette théorie montre justement le contraire d'une hiérarchie ou réponse d'ordre : elle montre des différences de niveaux. Si, à l'intérieur de chaque niveau, on peut déterminer une valeur fractale, à chaque changement de niveau, on change de valeur. Ce qu'on dénomme théorie de la hiérarchie n'en est justement pas une, si on entend par hiérarchie un ordre par emboîtement, et c'est au contraire une théorie des discontinuités formelles et des décalages heuristiques entre niveaux.



Or, et c'est là que la question devient pertinente pour comprendre les enjeux, le développement de la théorie de la hiérarchie par l'écologie du paysage est inséparable de la question de la place de la discipline elle-même par rapport à des disciplines déjà constituées. Derniers arrivés, les écologues du paysage se sont demandés où ils pourraient se situer entre des chercheurs qui étudient des phénomènes globaux, par exemple à partir de données climatiques, à l'échelle de la biosphère et du biome, et des chercheurs locaux qui étudient les populations (animales et végétales) sous l'angle biogéographique, à l'échelle de l'individu (autécologie) ou du groupement d'espèces (synécologie). Ils ont défini une échelle moyenne et s'accordent pour appeler « paysage » cette échelle moyenne à laquelle ils travaillent. La théorie de la hiérarchie correspond donc à un besoin épistémologique, puisqu'elle postule la quasi-autonomie des niveaux : elle rend donc service à une discipline qui cherche à exister dans l'autonomie, sans avoir à affronter de trop complexes et inconfortables rapports avec ses voisines, du niveau du dessus et du niveau du dessous.

Dès lors, peut-on lire l'écologie du paysage de façon neutre, lorsqu'on réalise qu'elle a adopté les modèles géographiques issus eux-mêmes d'une pensée modélisatrice moderne, et qu'elle s'est définie dans un rapport d'échelle entre d'autres disciplines en place et qu'elle ne voulait pas remettre en cause ?

Je suggère donc aux écologues du paysage de réfléchir, par exemple, 1/à une théorie biogéographique des interactions continentales ; 2/à une théorie des discontinuités de niveaux résultant des associations et des conflits de formes, sans préjuger les échelles auxquelles il faudra se situer, ni de l'arrangement préalable et fixe des niveaux, 3/à la transformation de leur conception du temps qui les fasse passer d'un temps statique classé par échelles à une dynamique des temporalités.

Peu à peu une série d'évidences émerge qui pèsera sans doute sur les organisations scientifiques et sociales futures, les deux étant imbriquées. Je les énonce sans développement. Le Paysage, est une construction moderne, exact pendant du refuge des sciences physiques dans le monde « froid » de lois de la nature et du mécanisme. Il a entretenu l'illusion d'un partage définitif entre sciences et esthétique. Cette notion a vécu, et le paysage n'aura été qu'une (longue) transition vers autre chose. Cet autre chose est à chercher et à élaborer dans un dépassement de la modernité, dans une hypothèse de double liaison entre nous et l'écoumène (c'est la *médiance* d'Augustin Berque) qui soit à la fois une logique du sujet (le monde est tel qu'il est et nous n'existons pas sans ce monde), et une logique de prédicat (nous ne cessons de dire le monde, de l'organiser, de nous y projeter).

Cette thèse, que le géographe Augustin Berque élabore depuis un certain temps déjà, rappelle avec force qu'il manque à l'ontologie une géographie, et à la géographie une ontologie" (Berque 2000, 9). L'homme, en tant qu'être, n'existe pas sans un rapport à l'espace, rapport qui ne peut se réduire à une géométrisation de ses relations, parce que l'espace n'est pas une *extensio* cartésienne; et, d'autre part, la géographie, en tant que discipline étudiant les hybridations dans l'espace, n'a pas (ou plus) d'existence, en ce qu'elle n'a pas (ou plus) de lieu, en ce qu'elle ne sait pas (ou plus) dire le « là » de l'être-là ou exprimer la diversité du « y » dans l'expression « il y a ».

Or c'est ici qu'intervient le fait essentiel qu'il nous faut installer comme le plus extraordinaire candidat au collectif qui soit, l'écoumène lui-même ! C'est en effet l'écoumène qui frappe à la porte de notre plus important collectif, pour réclamer qu'on parle de lui. Pas moins ! L'écoumène candidat à son propre collectif, car chassé de sa propre existence par des représentations obsolètes et tyranniques ! Qu'il faille rappeler que l'être humain n'est pas seulement biologique, pas seulement social, pas seulement économique, mais aussi géographique, que son rapport avec l'écoumène, sous la forme des infinies hybridations qui le composent, est ontologique, est le fait radical qu'il convient de faire (ré)admettre.

C'est ici que se place la déclaration d'ouverture de controverse : qu'on délibère les entités qu'il faut faire admettre au collectif d'étude, et qu'on recherche les lieux (disciplines et procédures sociales) où existent des connaissances ou des points de vue renouvelés qu'il faut internaliser dans l'étude de l'écoumène.

En morphologie dynamique (c'est-à-dire historique) des formes, nous sommes quelques uns à le proposer, désormais, sous la forme d'une procédure des associations et des conflits de formes, qui apprenne à associer et à opposer les formes, et non, comme toute la pensée moderne sur l'espace nous à appris à le faire, à les emboîter dans un rapport hiérarchique et pyramidal (Chouquer, Marchand, Robert et Lavigne, à paraître).

Aujourd'hui, dire que l'être humain est un être géographique devient une valeur de l'écologie politique. Le dire, c'est rappeler le socle à partir duquel on peut envisager d'interroger à nouveau toutes les disciplines qui traitent de l'espace. Le partage de la géographie, le refuge de l'histoire dans le culte du temps chronologique et des représentations, la fuite de l'archéologie vers l'archéométrie et la chrono-écologie, les tentations de l'écologie du paysage envers quelques figures de l'utopie mécaniste, la fixation de l'aménagement du territoire sur la seule gravi-

tation, auront peut-être été les dernières impasses de la (sur)modernité, dernières stations épistémologiques modernes avant l'autoroute de la non modernité.

Bien entendu, à côté de la critique des disciplines, nous aurons à questionner les objets qu'elles fabriquent. Là encore la liste sera longue des entités et des concepts qu'il faut cesser de considérer comme des choses en elles-mêmes, isolées de toute relation, et qu'il faut réinsérer dans des collectifs aux attachements risqués, dont le gradient ira du simple au complexe, du géométrique euclidien au non-géométrique, etc. Nous cesserons de catégoriser dès lors, la Ville, les relations Ville-Campagne, le Patrimoine, l'Aménagement, la Nature, la Culture, l'Art, les Fleuves et leurs bassins-versants, les Autoroutes et les Lignes à Grande Vitesse, les ZNIEFF ou autres ZPPAUP, etc., tous objets auto-exclus de l'écoumène.

De même nous aurons à mieux définir les postures personnelles, celles du savant, de l'expert, du citoyen, du gestionnaire politique et administratif. Que mettre à la place du partage Nature (sciences)/Paysage ou Culture (esthétisme)? Un collectif à bords flous, un (ou plutôt de multiples) cosmogramme (s) – composant l'écoumène – dans lequel nous allons, enfin, tenter d'étudier les formes de l'expérience, les paysages ordinaires, les réalités ontologiques de la géographie, leur élaboration dynamique sur des échelles de temps complexes. Un cosmogramme dont la procédure technique et diplomatique, débattue et collectivement construite, sera une morphologie dynamique des paysages, c'est-à-dire une compréhension des associations et des conflits de formes. Enfin des cosmogrammes dans lequel les disciplines, dont les savoirs seront valorisés, pourront connaître d'autres postures scientifiques que celles auxquelles la modernité les a limitées.

Je travaille, par exemple, depuis quelque temps à faire la démonstration que l'archéologie des formes est un système évaluateur pour l'aménagement du territoire, dès lors qu'elle s'intéresse à la dynamique des co-élaborations physico-sociales à travers les formes de l'occupation du sol, la construction des réseaux de points, de lignes et de surfaces. Voilà un exemple d'une connaissance renouvelée à internaliser dans les collectifs, comme les avancées de l'écologie du paysage, ou encore celles de la géoarchéologie sédimentaire.

Nous définirons ainsi des collectifs de liaison : art, géographie, histoire et aménagement du territoire pour élaborer et débattre de la définition renouvelée du « paysage » ; archéologie, pédologie aménagement du territoire, et dynamiques sociales de long terme pour contribuer à renouveler les études d'impact ; écologie, géographie, morphologie agraire et

agronomie pour d'autres façons d'aborder la forme des choses de l'écoumène. La liste des collectifs devrait s'allonger et se diversifier, et elle posera d'assez difficiles questions d'organisation, qu'il faudra très soigneusement envisager : rapports avec la codification académique des savoirs, avec la structure de l'administration, avec l'expression citoyenne.

L'écologie politique, ça pourrait donc être cela, une réorganisation en profondeur des liens pour un monde délibéré, et délibérément politique. Point de combat prométhéen entre deux formes de vérités, point d'opposition irréductible entre faits et valeurs, donc, mais, plus simplement, la nécessité d'une délibération politique pour savoir si l'espace écouménil est recevable ou non en tant qu'être composant le collectif. Et si nous n'arrivons pas toujours à proposer des politiques publiques convenables en matière d'espace, d'aménagement du territoire, d'environnement, c'est parce que l'espace qui nous sert de référence est encore abondamment composé de faits qui pour certains ont beaucoup perdu de leur valeur, mais pas encore peuplé d'êtres nouveaux qui, eux, n'ont pas pris toute leur valeur.